

Vola vola

Feux d'artifice et grésillements, la migraine la fait trébucher du lit à la cuisine, se cogner à l'encadrement de la porte et atterrir sur un tabouret. Alba ajuste un peu la nuque pour mieux presser la tempe droite, celle qui pulse le plus fort, contre la table encore fraîche. Déjà marqué du souvenir des tasses, le bois s'écaille en miettes de pain et taches de mayo. Omar, jamais foutu de passer un chiffon. Une engueulade pour plus tard. Ce soir peut-être, si ça passe. Un flash, un gémissement. Ferme les yeux à fond et s'il-vous-plaît-pitié que ça passe.

Une quinte de toux s'élève de la chambre à coucher, rauque et grasse, à peine étouffée par l'épaisseur des murs. Omar a dû se retourner, lui il tousse même quand il dort et c'est pas comme si on lui avait jamais dit d'arrêter de fumer. Mais chacun fait ce qu'il veut. Hier soir, Alba ne lui a pas demandé la permission de finir la bouteille de blanc. Alors maintenant ça tape, mais c'est son affaire. Chacun son métier et les vaches seront bien gardées, disait la Nonna, et c'était pas une grande philosophe. Alba a besoin d'un café, bien noir bien serré. Tant pis pour l'acidité. Et redresse-toi un peu t'as pas quatre-vingts ans. Un café et une aspirine.

La cuisine, étroite, s'allonge jusqu'à une grande fenêtre à guillotine noircie d'humidité. Dans la cour intérieure, la lumière n'existe pas. C'est une vue de rez-de-chaussée, dont les graviers sont ratissés par les corneilles, un peu comme un jardin zen tu vois, avait dit Omar quand elle avait emménagé le mois dernier. Sans doute qu'il essayait de faire passer la pilule, rendre le truc un peu buvable quoi, parce que c'est vrai que personne de sensé viendrait de son plein gré habiter là, à moins d'être dans ce qu'on pourrait appeler « le besoin » pour ne pas dire complètement dans la merde. Omar empile ses mégots sur le bord de la baignoire et pense que les déchets c'est loin des yeux loin du cœur c'est-à-dire par la fenêtre ou discretos sous les meubles. Il a quand même de bons côtés ; une connexion Internet et de la générosité. Et il est souvent trop défoncé pour les questions à ne pas poser.

Café et aspirine ou aspirine et café ? L'ordre a son importance. Faudrait tout de même penser à l'estomac, le pauvre, le tapisser un peu d'abord. Mais cette nausée... une balle d'acide qui rebondit. La Nonna lui faisait mâcher des feuilles de menthe fraîche qu'elle allait couper sur le balcon pour faire passer le mal. Mais essayez de faire pousser quoi que ce soit au bord de cette fenêtre.

Le frigo s'étouffe dans ses gargouillements. Alba traîne ses tongs vers le placard, oscille sur ses orteils pour attraper une tasse sans faire tomber les autres. Il y a du café moulu partout sur l'évier. La cafetière grince comme un vélo rouillé.

Alba a ouvert la fenêtre et se masse les tempes en attendant que le courant d'air refroidisse le café. Quand elle prend sa première gorgée, l'amertume lui brûle la langue. Soudain, la table se met à vibrer au son d'une symphonie électronique. Alba sursaute et putain de téléphone elle se dit tout en

s'agitant inutilement pour essayer de déceler dans le brouillard où est-ce qu'elle a bien pu le foutre en rentrant. *Constellation* mais quel nom à la con et Alba farfouille dans la poche du sac à main suspendu au dossier d'une chaise. Monnaie, tickets de caisse, chewing-gums et autres pastilles, capotes, clés, miroir et rouge à lèvres, sa vanité bien désorganisée, tout un bordel qui s'emmêle et s'entrechoque jusqu'à ce que les doigts enfin tâtent la coque lisse de l'appareil. Vite, deux fois, trois fois, elle appuie sur le bouton sans même regarder l'écran, elle ne veut pas savoir qui l'appelle, quatre fois, cinq fois, mais le son ne part pas, six fois, contient des blasphèmes entre ses dents et appuie encore, mais fort cette fois, plus fort, comme si le téléphone allait finir par céder sous la pression et lui exploser dans la main. Mais la sonnerie se moque des efforts inutiles, déroule crescendo sa partition stellaire. Alba sent la transpiration s'immiscer entre ses doigts, le téléphone glisser, puis s'écraser contre le sol. Le nom de Chiara rayonne sur toute la surface de l'écran, il pulse au rythme de la sonnerie.

Alba couvre l'écran de son pied. Elle ne veut entendre la voix de personne, encore moins celle de sa sœur et d'ailleurs qu'est-ce qu'elle lui veut encore, elle a pas le temps de venir les voir elle lui a déjà dit j'ai pas que ça à faire et si c'est pour se faire sermonner, elle se penche pour agripper le téléphone mais sa main tremble, les pulsations redoublent d'intensité et au lieu de l'éteindre une bonne fois pour toutes elle appuie sur *décrocher*. Alors, plus par fatigue que résignation, Alba se rassied sur le tabouret et porte machinalement le téléphone à l'oreille. Un silence, et, au bout, les reniflements de Chiara.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

– Alba ! Mais t'es où tu pourrais me rappeler quand même ça fait deux jours que je te cherche partout je suis même passée au Duplex mais ils m'ont dit que t'avais pris congé et qu'est-ce que ça peut bien lui faire.

– Je suis avec Omar.

– Omar ? Je... Je croyais qu'il était homo ?

– Je raccroche.

– OK pardon Alba, j'étais juste inquiète c'est tout. Allez, écoute s'il te plaît. C'est important. »

La respiration de Chiara. Lente, profonde, un peu exagérée. Alba s'impatiente, elle est pas d'humeur à méditer.

« J'ai trop mal à la tête pour tes conneries.

– C'est Nonna. »

Quand on apprend une mauvaise nouvelle, on dit que tout vacille mais c'est faux. Tout devient figé, net et froid, comme si d'un coup le monde avait été mis sous une cloche de glace et qu'on l'observait de l'extérieur, avec une lucidité toute fraîche. On ressent un calme lisse, un silence

enneigé, alors que dans l'estomac là c'est déjà l'éruption, mais ça on le remarque toujours trop tard, quand on a déjà rendu tout ce qu'il y avait dedans sur le plancher et à moitié sur son T-shirt.

« Merde !

– Je suis désolée Alba... un A.V.C., je... »

Le téléphone se fracasse contre la vaisselle sale et Alba essuie les traînées jaunes qui suintent sur son décolleté. De la bile. Dans l'évier, la voix de Chiara fait état de formalités dont Alba se contrefout. Elle a du vomi plein les doigts. *L'enterrement est prévu pour jeudi. T'as besoin d'argent pour le train ?*

Le calme de la chambre ne semble pas avoir été perturbé par la sonnerie. Les néons qu'Omar a fixés au-dessus du lit diffusent une lumière bleutée – ambiance *soft porn* tu connais. Elle traverse la pièce jusqu'au bureau et se met à fouiller fébrilement un tas d'habits sur la chaise. Les tissus fondent sur la moquette. Elle parvient à en extraire un T-shirt qu'elle enfle directement par-dessus son short de pyjama. Puis, elle contourne le lit où Omar vient de se retourner. Une main balaye sa poitrine. Il sourit à son rêve. Elle voudrait penser au dormeur de Rimbaud, se souvenir des vers qu'elle a appris à l'école. Ni dormeur, ni trous rouges dans la tête d'Alba. Des rafales étouffées.

Dehors, le printemps est indécent. Il exhibe des fleurs criardes et gorgées de sucre qui, malgré leurs efforts, n'arrangent pas beaucoup le quartier. Alba marche vite et un peu de travers. Ses tongs claquent sur le béton et soulèvent des paillettes vers le soleil qui brûle, juste en face. Elle doit faire bouclier avec ses paupières. La rue est vide, personne dans laquelle elle pourrait foncer, on se croirait un jour férié. Elle arrive vite jusqu'au fleuve et sans même remarquer elle traverse le pont. La migraine a tout inondé.

Le pont débouche sur une place striée par des lignes de tram, passages piétons et gangs de moineaux qui se disputent des emballages. Entre une agence de voyages et un cabinet médical, la façade d'un *Starbucks* étriqué. Des gens font la queue à l'extérieur. On ne remarque pas leurs écouteurs, ils ont juste l'air de s'ignorer. Quand ils commandent leur *latte* à la serveuse, c'est d'une voix toujours trop élevée.

Entre les cils d'Alba, la place tremblote – la sensation de s'être envoyé un carton de L.S.D. mais en moins cool, un qui lui serait resté en travers de la gorge. Alba s'arrête d'un coup comme surprise par sa respiration coupée et ses mains qui moisissent au creux des paumes, par le soleil qui racle à travers les paupières, et cette place soudain trop ronde trop étroite trop peuplée, tous ces moineaux et ces gens silencieux tandis que ça crisse dans le crâne, ça déraile complet, on dirait un tram qui freine et des gens qui paniquent, mais bouge-toi de là t'es conne ou quoi et la place qui

flanche comme un poids qui l'attire et le béton tout proche et son visage tout contre et c'est tiède et rugueux et les petits cailloux incrustés brillent comme des galaxies devant ses yeux.

Alba doit cligner deux fois avant de réaliser qu'elle est allongée par terre, son T-shirt n'importe comment replié sur ses seins.

« *Girl* t'es pas bien réveillée ce matin ! »

Voix aiguë et crépitante. Un mec agenouillé dans son short, les jambes frêles et la peau flasque. Une odeur d'encens.

« Quoi ? » Elle se redresse un peu vite sur ses avant-bras.

« Oh tout doux *honey* tout doux... »

Il lui retient la nuque. Elle sent les os de ses doigts s'enfoncer dans sa peau, presser juste là où ça apaise. Le mec a l'air très tranquille, on dirait qu'il n'a que ça à faire de sa vie. Il a pas l'air si vieux, pourtant, la petite cinquantaine, il a encore des cheveux. Sûrement un qui plairait à Omar même si lui préfère la chair fraîche, genre frissons limite légaux, mais comme il a ramené personne hier soir et que c'est pas faute d'avoir essayé, il pourrait pas trop faire la fine bouche non plus.

Doucement, il l'aide à se relever et la dépose sur un banc. Personne ne fait attention à eux, la queue du *Starbucks* a rétréci, les gens doivent bien aller travailler.

« Mes tongs... »

Elles gisent entre deux rails de tram. Le mec soupire et s'en va les récupérer. Puis, il se laisse tomber sur le banc, à une bonne distance d'Alba.

« T'as pas une clope ? »

– Tu pourrais dire merci d'abord... *I literally saved your life.* » Il fouille dans son short et en ressort un paquet. Il doit étendre tout son bras pour le passer à Alba.

« Je parle pas anglais. T'as pas du feu aussi avec ? »

Alba exhale vers le ciel. Elle sent le mec scruter son profil. Pitié ou juste curiosité. Elle voudrait qu'il dégage pour pouvoir fumer tranquille sans se soucier des contours de son nez, de l'arc de ses sourcils ou de sa mâchoire crispée. Elle voudrait qu'il disparaisse avec la fumée. Devant eux, un tram s'arrête normalement et un vieux couple en descend. La dame, déjà à terre, tient la main du monsieur qui oscille sur les marches. Ils auraient dû prendre un taxi. Le tram repart et la place s'étend en arc de cercle. Le soleil fait des ricochets dessus.

« Je crois que je te remets en fait. T'es serveuse au Duplex non ? J'étais sûr de t'avoir déjà vue. »

Elle balance son mégot en direction d'un moineau et l'observe s'envoler à peine un mètre plus loin. Peur de rien ces saloperies. Et la Nonna qui, à la première feuille rouge, se dépêche de suspendre au-dessus de la fenêtre ces filets remplis de graisse pour pas qu'ils crèvent de faim. *Vola vola*

l'uccellino... Des rapaces fainéants. Ils ont appris à nous domestiquer c'est tout. Regarde-les rôder autour du *Starbucks*. Des hyènes.

« Non. »

Sa cuisse se met soudain à vibrer. Elle tire le téléphone de sa poche arrière et le mail s'affiche aussitôt :

Je t'ai pris un billet pour le train de demain matin. Je viendrai te chercher à la gare.

Ne le loupe pas. Tvb¹, C.

Le bras du mec passe par-dessus son épaule, elle va encore s'évanouir ou quoi. Non, il est juste gentil, ce gars, gentil mais trop, il l'étouffe, avec son bras et sa mollesse et son odeur, il serre un peu plus et elle se raidit d'un coup casse-toi putain casse-toi tu comprends ça dégage de là lâche moi !

Le mec a sursauté. La marque des canines forme une couronne sur son avant-bras. Alba se redresse un peu sur le banc, renifle et s'étonne d'avoir les joues mouillées. T'es complètement tarée tu vas t'en prendre une. Elle n'essaie même pas de déchiffrer son visage, d'anticiper quoi que ce soit, elle attend. Le mec est debout, il observe son bras et Alba qui ne bouge pas. Puis il finit par comprendre qu'elle ne va pas s'excuser et se penche simplement pour récupérer paquet et briquet avant de s'en aller.

Get your shit together baby girl.

Le train amorce son freinage et le paysage derrière la vitre ralentit. Des paquets d'immeubles flétriennent au milieu des champs. Jamais compris si c'était la campagne ou la ville ici. La famille assise avec Alba sur les sièges à quatre commence à s'agiter. Il faut ranger l'iPad dans sa fourre, les restes du goûter et le biberon dans le sac. Il faut que la petite enfile sa veste parce que même au soleil il y a un petit vent et en avril ne te découvre pas d'un fil. Ses baskets rebondissent contre un mur imaginaire, ça rend l'entreprise difficile et arrête de gigoter Louise tu veux bien. Alba augmente le son de ses écouteurs.

Les gens attendent debout que les portes s'ouvrent. En file, les mains sur leurs bagages, les jambes tendues sur des starting-blocks invisibles. Bizarres, comme dans la chanson des Doors. Et la réaction d'Omar ce matin quand elle lui a dit sur le pas de la porte je pars quelques jours j'ai des trucs à régler, Nonna est morte. Il a voulu ouvrir grand les yeux mais ils étaient encore collés de sommeil. Son bâillement s'est transformé en *oh* muet. Elle est partie et il a dû retourner au lit, rallumer son joint de la veille et se branler. Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre de toute façon, Nonna il la connaissait pas.

¹. Je t' aime (*ti voglio bene*).

Chiara se tient bien droite sur le quai. Ses deux mains serrent sa longue jupe de lin. Elle porte une chemise à carreaux et un sac en toile sur l'épaule, avec le nom du magasin bio dans lequel elle travaille.

« Tu ressembles à une vraie bobo.

– Bonjour à toi aussi Alba », et elle l'attire dans ses bras. Alba la repousse doucement et passe ses mains sur sa veste comme pour essuyer son malaise.

« Ça a été le trajet ? Tu veux aller boire un café ? Je connais un super endroit pas loin c'est nouveau – des Péruviens – vraiment sympa tu verras !

– Je m'en ferai un là-bas. »

Chiara hausse les sourcils comme pour répliquer. Les coins de sa bouche tirent un peu vers le bas, ça dure une fraction de seconde, puis elle se ravise en secouant la tête.

« Allons-y alors, la voiture est au parking. »

Le trajet est court et silencieux. Alba désamorce une tentative musicale de Chiara en un soupir et se détourne vers l'extérieur. Très vite, une odeur de soufre. Il faut rentrer le nez dans le T-shirt, compter les secondes en apnée. L'usine de teinturerie est toute proche – on ne la voit pas de la route, pas besoin d'effrayer les gens – ce monstre métallique et bruyant qui crache les fumées multicolores d'énormes piscines en ébullition, ce monstre qui avale et vomit la Nonna tous les jours, toujours plus fatiguée, toujours plus la nausée, ce monstre il met la nourriture sur la table alors de quoi tu te plains, *mangia dai amore mangia*, mais il pue le monstre avec ses beaux nuages, j'ai plus faim, Nonna, dis la couleur ça se boit ?

Les voitures les dépassent les unes après les autres. Chiara a les mains bien en place sur le volant à 10 h 10 et fixe la route bien droit devant, ses épaules maigres pointent à travers sa chemise. Son cou est long et sec, les tendons font des racines dans sa poitrine. Des bracelets argentés se décolorent sur ses avant-bras. Par leurs flexions nerveuses, Alba sent qu'elle voudrait parler, dans le genre conversation *deep* au feu rouge, viens on se rappelle des bons moments et peut-être on laisse couler une larme pour l'effet drama. Plutôt crever.

La voiture fait un dernier virage, longe une allée et finit par s'immobiliser contre un muret. Alba sort avant l'extinction du moteur, s'étire et fait trois pas jusqu'à l'étendue boueuse qui sert de jardin résidentiel.

« Alba *no*, è *tutto sporco*, tu vas en mettre partout après ! »

Sa voix rêche, ses accents graves. Alba rejoint vite le béton et la démarche pressée de Chiara en direction de l'immeuble. Jaunâtre, architecture quelconque. Un rectangle solide et fonctionnel. Au troisième étage, des autocollants s'effritent à la fenêtre. Des petits filets verts tournoient autour. Alba déglutit. La Nonna sort pour épousseter sa balayette. Alba a fermé les yeux.

Pauvre vieille. Vingt ans sur ce balcon à regarder la même banlieue. Et quelle vue. La pelouse, le muret, les câbles électriques. Le centre commercial à vingt minutes de bus, à côté de la station-service. Une épicerie qui s'est autopromue bar-café depuis qu'elle a deux chaises et une table à l'entrée. Ouverte 24 h/24. Bachir dit qu'il ne dort jamais, mais de plus en plus souvent on le surprend en train de piquer du nez sur sa caisse. Le premier à les avoir accueillies, la Nonna et les deux gamines cachées derrière elle. Sept et cinq ans, les pupilles comme des lentilles. Maman avait eu l'accident, l'usine délocalisait. Il y avait eu des émeutes et un enterrement. On promettait un logement et une prime à qui suivait, la Nonna avait fini par accepter. En débarquant ici, évidemment qu'elle ne parlait pas un mot de français. Bachir en parlait deux, il les lui a appris. Lui aussi, c'est un mec généreux.

Elles montent les marches quatre par quatre jusqu'au troisième. S'arrêtent devant la porte le temps que Chiara retrouve les clés dans son sac mais quel bordel j'te jure elles étaient juste là. Alba observe la carte postale collée à l'encadrement. La photographie d'une statuette dorée sur fond blanc, une Madone à l'Enfant, la main tendue vers le menton de sa mère. Ils ont l'air paisible repliés ainsi sur eux-mêmes. Leurs corps se confondent dans la cascade des drapés.

L'appartement est sombre. Les rideaux ont été tirés. C'est vrai que la lumière peut être forte en début d'après-midi, quand le soleil passe de l'autre côté de l'immeuble, la Nonna ne la tolérait plus depuis longtemps. Tu devrais mettre des lunettes, Nonna, elles disaient pour l'embêter, *ma dai* et puis quoi encore, de la crème solaire pour bronzer devant la télé ?

Chiara s'avance directement dans le couloir. Je vais nous faire du café, elle dit, et sa voix est enjouée, comme si elle venait d'y avoir pensé et que pour le coup c'était vraiment une super idée. Alba ne répond pas, elle est restée sur le pas de la porte à balancer son poids un peu vers l'avant, un peu vers l'arrière. Elle a le réflexe d'enlever ses chaussures, et à quoi bon elle se dit, y'a plus personne pour l'engueuler.

À l'entrée, l'appartement se divise en deux parties. L'une est dans la continuité de ce couloir, où se succèdent la cuisine, les deux chambres à coucher et la salle de bains. L'autre est celle du salon, avec sa porte-fenêtre qui ouvre sur le balcon. La pièce est rétrécie par des meubles en bois recouverts de nappes rouges ou de dentelle blanche, qui servent de support à la collection d'*angioletti* en céramique peinte. Des meubles de campagne, massifs et sculptés, faits pour stocker la vaisselle et le linge des familles prolifères. Casés ici, sur cette moquette beige, entre ces murs étouffants de kitsch encadré, ils ont l'air de troncs d'arbres au milieu d'un musée. Au centre, un canapé recouvert d'un plaid face à une télévision.

« C'est là que je l'ai trouvée. »

Alba sursaute. Chiara est derrière elle, sa voix presque essoufflée. Elle lui tend une tasse.

« On aurait dit qu'elle dormait... au début, j'ai même fait doucement pour ne pas la réveiller. »

En bordure de la pièce, elles se sentent comme les meubles, grotesques et inadaptées. Entre elles, la gêne forme un courant d'air. Et maintenant quoi ? Mettre les bibelots dans des cartons. Virer les meubles. Faire la poussière.

« J'y ai pas cru j'te jure. Quand je suis arrivée, il y avait cette émission qui passait sur la Rai², un truc sur les années 1960, du style hommage à la pop italienne, avec un groupe de vieux sur une scène qui reprenaient tous les tubes, Mina ou Battisti, tu vois. Le genre de trucs que Nonna aimait. Et elle était là, elle dormait, comme d'habitude elle était penchée vers l'avant, le plaid sur les genoux. J'ai pas osé éteindre la télé. Même quand l'ambulance est arrivée, je pouvais pas, tu comprends, tant que y'avait cette musique, elle était encore là, elle pouvait peut-être encore entendre, et cette musique elle est si belle, enfin tu vois ce que je veux dire, ce truc intense qui te prend direct au cœur et qui te lâche pas. *Mi sei scoppiato dentro il cuore*³ ! Tu te souviens quand elle chantait et qu'on riait par-dessus pour se moquer, comme s'il fallait cacher tout ça, tout comprimer parce que sinon c'était trop fort, trop réel, et on a jamais eu le cœur solide nous, pas comme elle en tout cas, alors tu vois je me dis qu'au moins elle devait être bien, quand elle s'est endormie, elle s'endort toujours devant la télé de toute façon, mais je me dis que là peut-être cette fois ça lui a rappelé des choses, qu'elle a pas souffert et qu'elle était même bien, tu vois, ailleurs, dans sa jeunesse et tout ça, enfin je sais pas, comme en Italie quoi, comme avant...

– Avant nous. »

Chiara fixe le canapé vide, trempe ses lèvres dans le café.

« Je ne sais pas Alba... peut-être. »

Elles n'étaient jamais retournées à Biella. La ville n'était qu'une carte postale sur le frigo qu'on ne regarde même plus. Pourquoi s'embêter avec les souvenirs, disait la Nonna, ça n'apporte que de la peine et j'en ai eu assez dans la vie. Et Chiara et Alba avaient oublié. Les paysages piémontais, le dialecte, les gestes, les gens. On ne mangeait plus le vitello tonnato, le risotto al Barolo et le chapon Morozzo qu'à Noël. Quand les mains de la Nonna sont devenues des tentacules et qu'une toux âpre s'est mise à interrompre toutes ses phrases, Alba n'habitait plus là depuis longtemps. Entre-temps, Chiara s'était trouvé un studio à mi-chemin de la Nonna et du centre commercial. À Noël désormais, elles étaient en charge du repas et de la conversation.

La Nonna passait de longues heures sur le balcon en compagnie des géraniums et des moineaux. En hiver, elle émiettait du pain blanc dans une assiette et s'assurait qu'une petite soucoupe

² . Chaîne de télévision italienne.

³ . Mina, 1966.

soit toujours remplie d'eau. Elle attendait, un châle en laine sur les épaules, qu'une mésange viennoise se pose. Chiara et Alba passaient la porte, criaient *ciao Nonna* – elle ne réagissait pas. Sa silhouette paraissait s'évanouir derrière la buée de la fenêtre. Alors les filles rangeaient les courses dans les placards, commençaient à hacher l'ail et l'oignon et ouvraient la bouteille de Barolo, jusqu'à ce que la Nonna arrive à petits pas et que, sans rien dire, elle leur claque à chacune un baiser glacé. Elles mangeaient devant la télé. Parfois, la Nonna hochait la tête, signe que le chapon était bon.

La chambre à coucher est simple et ordonnée. Le lit recouvert d'un édredon, Jésus encadré juste au-dessus. Les rideaux sont retenus aux côtés de la fenêtre par des cordelettes. Alba approche de l'armoire murale, faudrait lui trouver une robe ou quelque chose, de quoi l'enterrer dignement. Mais peut-être qu'elle sera incinérée, elle demandera à Chiara, c'est elle qui gère les choses comme ça. D'ailleurs ça prend moins de place, une urne, ça se range facilement, ou peut-être que ça reste au cimetière, sur une étagère faite pour, imagine, la Nonna dans un vase, alignée parmi d'autres, pas sûr que ça lui plaise, mais peut-être qu'un beau vase... c'est vrai que ça doit être moins cher, enfin qu'est-ce qu'elle en sait, elle avait quatre ans quand maman est morte et le cerveau a tendance à filtrer ce genre d'infos.

Elle joue un instant avec le petit pendentif en croix accroché à la poignée de la porte. Son téléphone bipe. Un message d'Omar : *Trop désolé pour ta Nonna*. Nouveau bip, et juste en dessous du premier : *Tu pourras choper du PQ en rentrant stp ?*

Alba range le téléphone sans répondre et ouvre l'armoire. Nuances de brun, gris, noir et blanc, les robes sont suspendues, puis les jupes et les chemisiers. Pas de pantalon. Des foulards pliés sur les rayons. Alba en tire un de la pile, le plus coloré, le fait couler sur son bras. C'est un carré de soie, un bateau doré qui vogue sur un fond rouge sang. Elle ne se souvient pas l'avoir vu au cou de la Nonna. En bas, une étiquette a été cousue : *Lanificio F. Illi Sartori, dal 1893*. Un cadeau de la teinturerie.

Alba passe le foulard sur ses cheveux et le noue sous sa mâchoire. Dans le miroir suspendu à sa droite, elle s'examine un profil, puis l'autre, on dirait une bergère et ça la fait rire un peu, à quoi elle aurait pu ressembler dans une autre vie. Pas tout le monde ne peut être comme Chiara et porter des jupes en lin. D'ailleurs, où est-ce que ça l'a menée ? Cheffe de rayon au *Biocoop* du centre commercial d'à côté. Si ça c'est pas du vrai *bullshit*. Une mascarade. Essaie juste deux minutes de tirer des bières pour des mecs assoiffés, tu verras Chiara ce que c'est que le travail, encaisser les vannes et les sous-entendus, donner de l'espoir mais pas trop, du genre je te sucerais bien mais là je suis grave occupée. C'est la mesure du ton, du sourire et du décolleté. Demande à la Nonna ce que c'est, les vapeurs toxiques et les mains rêches, la peau qui s'effrite à la fin de la journée. C'est hériter de deux gosses alors que t'as rien demandé, leur préparer petit déjeuner et dîner, tous les jours, même

si t'es fatiguée et que l'odeur des couleurs t'a écœurée. Le travail, c'est se courber le dos pour des cadeaux empoisonnés. Même pas de quoi se racheter une dignité. C'est l'étranger... Alors elle croit tromper qui, avec sa jupe végane et son café *fair trade* ? Chiara, n'oublie pas d'où tu viens.

« Il te va bien, tu devrais le garder. »

Chiara s'avance dans la pièce, elle a les mains derrière le dos. Alba arrache le foulard et ébouriffe ses cheveux.

« Regarde ce que j'ai trouvé ! »

Un classeur au bout de son bras. La couverture de cuir semble plus épaisse que les feuillets qu'elle contient. Chiara a cinq ans ; elle se mord la lèvre et son visage pétille.

« C'est un album photo. Je l'ai pas trop feuilleté encore, je voulais que tu sois là. »

Elle pose une main légère sur l'épaule d'Alba puis va s'asseoir sur le lit, le dos contre le mur, les genoux repliés.

« Allez, viens ! Et oublie pas tes chaussures. »

Elle y tient à son moment de pathos. Alors Alba dit ok et elle rejoint le lit en traînant des pieds.

Chiara ouvre le classeur. Des photos couleur, collées les unes au-dessus des autres, avec des noms de lieux et des dates soigneusement indiqués en marge. Chiara tourne les pages et elles craquent comme du papier cuisson. Petites filles sérieuses et adolescentes timorées alternent avec grimaces et déguisements improvisés. La Nonna, elle, n'apparaît pas. Pourtant elle est partout, dans les cheveux bien tressés, les dos droits et les sourires forcés. Les décors ne racontent pas de voyages, juste une excursion un jour à la campagne, un lac avec une épuisette, un pique-nique avec des chips. Biella n'existe pas. Chiara et Alba sourient aux photos de classe et aux anniversaires, devant les matchs de foot sur la pelouse – joues rouges et traînées vertes. Alba s'enfonce un peu plus dans le lit, effleure de son épaule celle de sa sœur. Elles ne disent rien. Leur respiration est calme et accordée.

Quand Chiara arrive au bout du classeur, il ne reste qu'une seule photo, rectangulaire au milieu de la page, face à la couverture noire. Une femme d'une trentaine d'années est en train de descendre les quelques marches qui mènent à la porte entrouverte d'une maison. Elle accueille l'objectif comme si elle était heureuse de le voir. Elle porte ses longs cheveux simplement retenus au-dessus de son front, par un foulard rouge et or. À l'arrière-plan, deux têtes blondes empilées dans l'entrebâillement de la porte guettent la rue. Elles sont surplombées d'une silhouette austère en robe noire et tablier, fondue dans l'obscurité de la maison. Pyramide compacte, dont seule contraste la pâleur d'un bras nu, suspendu par l'appareil dans un mouvement de caresse machinale.

Elles fixent la photo sans rien dire. En parcourent chaque millimètre, puis recommencent, à la recherche d'une brèche, un signe au-delà du papier et des albums glacés. Le souvenir d'une étreinte.

Pendant un temps infini, Alba et Chiara restent là, immobiles. Leurs ombres se figent sur le tapis.

« Qu'est-ce que tu dirais si je venais m'installer en ville ? Je pourrais prendre un appartement, et on vivrait ensemble, toutes les deux, hein ? Je n'ai plus rien à faire ici maintenant... Et tu pourrais quitter *Le Duplex*, pour de vrai, reprendre des études, des cours du soir ou j'sais pas, ce que tu veux... Ça serait bien ça, non ? Hein ? Alba ? »

Enfouie sous l'aisselle de sa sœur, Alba s'est endormie. Ses paupières bien serrées pour ne rien laisser passer. Chiara sourit et pose doucement le classeur sur la table de nuit. Elle prend un coussin pour le mettre derrière son dos et se réinstaller plus confortablement. Elle passe ensuite son bras sur l'épaule d'Alba, mais avec soin, surtout pour ne pas la réveiller. Tout doucement, elle se met à lui caresser les cheveux, dessine des cercles dorés du bout des doigts. Alors, une comptine d'enfance lui revient, *vola vola l'uccellino*, elle murmure en elle-même. Puis, elle s'abandonne contre le mur et, à son tour, ferme les yeux.

Au-dessus, Jésus les observe calmement dans son cadre. Un doigt désinvolte pointe vers sa poitrine. Son cœur est entouré de barbelés.

Marie Lucas, 24 ans, Suisse

Marie est étudiante en histoire de l'art contemporain. Elle a déjà été publiée à plusieurs reprises lors de concours de jeunes auteurs. Ses auteurs préférés sont, entre autres, Boris Vian, Sylvia Plath, Annie Ernaux, Antonio Tabucchi, Haruki Murakami. En dehors de l'écriture et de l'art féministe, elle aime caresser les chats dans la rue. Sinon, elle préfère le café au thé, le yoga à la course, et la montagne à la mer.

Marie a été marrainée
par Monique Proulx.

